

Discours de
Madame Odette Christienne
Conseillère de Paris Déléguée
Correspondant Défense

Dévoilement de plaques commémoratives
en hommage aux enfants juifs déportés
des écoles du V^e arrondissement

Samedi 27 septembre 2008
à 10 heures

Lycée Henri IV

Monsieur le Proviseur,
Mesdames et Messieurs les Elus,
Monsieur le Ministre,
Madame l'Adjointe au Maire,
Madame la Représentante du Président du Conseil Régional,
Monsieur le Directeur représentant Monsieur le Recteur de l'Académie,
Monsieur le Président de l'AMEJD du 5^{ème} arrondissement,
Mesdames et Messieurs des AMEJD, Monsieur le Président du COMEJD,
Mesdames et Messieurs les professeurs et personnels du lycée,
Chers Elèves,

Vous comprendrez ma très vive émotion. Celle que nous avons ressentie en pareilles circonstances dans tous les établissements de Paris et je perçois dans chaque regard que l'émotion est partagée. Une émotion qui a le visage de 7 enfants dont le souvenir doit s'inscrire aujourd'hui dans leur lycée.

Émotion encore que celle qui me voit revenir – à l'occasion de cet hommage – en un lieu qui mobilisa – 13 années durant – tout ou partie de ma vie, et dont vous me permettez, en exorde, de dire quelques mots.

Si peu de choses – en effet – résistent à l'érosion du temps, si peu d'œuvres, de formes et de structures échappent au jeu incessant du naître et du mourir. Vivant plus longtemps que nous, des œuvres, lieux de lumières et d'humanité, quelques institutions abritent la succession des générations, offrent un séjour aux mortels que nous sommes, et sans le miracle de cette permanence, pour parler la langue d'Hannah Arendt, nulle vie de l'esprit, nul monde pleinement humain, bref nulle civilisation ne trouveraient à se maintenir.

C'est au premier chef que le lycée Henri IV participe de ces institutions précieuses. Fidèle à l'esprit des Lumières, il a toujours veillé, avec une attention constante, à préserver une tradition aristocratique née dès les premières inscriptions d'élèves qui furent celles de boursiers provinciaux, issus de milieux modestes.

Il a toujours veillé à introduire l'élève au double travail de façonnement de soi et de l'élucidation de l'être. Haut-lieu des humanités, posant que l'enfant a besoin d'être éclairé pour être libre, que l'élève doit devenir un héritier pour que sa capacité d'innover prenne corps, il n'a cessé de dire – étranger à la carence de l'œil et de l'âme – que la transmission est nécessaire à la liberté.

« *Papa, viens chez moi, j'habite à Henri IV* », légende de la photographie d'une élève accueillant son père au lycée¹. Oui, les cohortes d'élèves qui se sont succédées, ont bien « habité » le lycée.

Cette institution, dont la devise est « *Une maison pour tous* »² - Domus Omnibus Una-

Et c'est dans cette enceinte, voici quelque soixante ans – là même où l'humanité avait atteint son plus haut degré d'achèvement – que la barbarie logée au cœur de notre civilisation a instauré un sentiment d'effroi et de vertige, que l'inhumain a laissé une cicatrice indélébile.

Car c'est bien de ce temps – où il fut donné de voir l'anéantissement de tout ce qui est humain dans l'homme – qu'il nous revient de parler aujourd'hui. D'une catastrophe majeure qui a porté notre monde à son minuit, rejetant dans l'horreur plus d'un million et demi d'enfants. Au seul motif qu'ils étaient juifs.

Qu'il nous en souvienne !

« *Chaque mort – écrivait Jules Michelet – laisse un petit bien, sa mémoire, et demande qu'on la soigne. [...] Ainsi se fait une famille, une cité commune entre les vivants et les morts.* »¹

Cette conviction du grand historien de la dette envers le passé, qui affirme le lien intangible avec les disparus, nous n'avons jamais cessé de la tenir pour nôtre. Elle préside – ce matin – à l'accomplissement de notre cérémonie.

¹ Album photographique « *Henri IV, cette année-là* »

² *Domus omnibus una* en latin.

¹ Jules Michelet, *Histoire du XIX^e siècle*.

Ici même, nous avons voulu répondre à ce silence des absents qui nous réclame, à ce fragile autrefois qui nous requiert ! Et honorer ces vies précieuses qu'un acte obscur a englouties.

Ici même, nous avons voulu nous ressouvenir de ces innocents absolus qui – au mitan du XX^e siècle – furent dépossédés pas à pas de toutes les prérogatives de la condition humaine. Et sommés d'expier leur naissance par la mort !

Ici même, enfin, dans le sein de cette prestigieuse enceinte, nous avons voulu rappeler qu'à travers l'assassinat de ces sept élèves, l'empêchement de ces sept possibles, ce qui a été atteint, c'est aussi la France dans sa fine fleur !

Oui, qu'il nous en souvienne !

Le réensauvagement du monde qu'inaugure le nazisme, la violence que fomenta de toute part – en Italie, en Allemagne, en Espagne – la griffe appesantie du fléau totalitaire, tout concourt à creuser encore le silence d'embuscade qui baigne l'Époque. Tout concourt à épuiser les réserves d'humanité qui, jusques lors, avaient irrigué notre civilisation, et dont la France et Paris demeureront – jusqu'à la défaite de 40, en dépit de tout – le sourcilleux sanctuaire.

Mais avec la victoire des armées du Reich, **ce sont** toutes les couleurs de l'intolérance qui se déploient et se donnent libre carrière. Bientôt, un soc effrayant déchire l'Europe, consacrant un crime sans exemple, dont nulle logique n'est en mesure d'effacer ou d'atténuer le caractère irrévocable : le massacre des Juifs d'Europe. Un forfait – rappelle Camus – qui n'a pas « *d'équivalent dans l'histoire parce que l'histoire ne rapporte aucun exemple qu'une doctrine de destruction aussi totale ait jamais pu s'emparer des leviers de commande d'une nation civilisée.* »². Et de cette entreprise criminelle contre la condition humaine, les enfants juifs en sont les premières victimes. Victimes emblématiques, puisque à travers leur anéantissement, les nazis assignent au génocide sa singularité fondamentale : « *atteindre un peuple tout entier dans sa descendance, afin que ce peuple disparaisse de la terre à jamais* »³.

C'est hélas à cette ignominie, à cette conjuration criminelle que se prêtent les autorités de Vichy lorsque, au mépris de leurs devoirs, elles imposent un statut aux Juifs, les contraignent à se déclarer, à porter l'étoile jaune, ce qui revient à les marquer pour la persécution.

Qu'il nous en souvienne ! Un jour de 1940, en cette terre de France, en ce pays, cette douce France, on vient dire à un enfant comme les autres qu'il n'est pas comme les autres. Une voix déclare publiquement : « *Tu es Juif !* » Et pour la première fois, cet enfant éprouve en lui-même l'impuissance tragique du Rejeté. Pour la première fois, il est chassé de la ronde.

Affublé de l'étoile jaune, seul, l'enfant affronte sa blessure. Comme le dit Alain Finkielkraut, il n'est plus « *le semblable de ses semblables, il a reçu en pleine figure le choc de son appartenance à une tribu méprisée* » et condamnée. Hier encore, il n'était rien d'autre que sa vie et « *ses humeurs au jour le jour, le voici désormais nanti d'une essence qu'il n'est pas en son pouvoir de récuser.* »³ Le dommage qu'a reçu son insouciance n'est pas réparable. Dès ce jour, il ressent l'inquiétude latente d'une nouvelle expulsion, d'un nouvel exil du monde.

Cette histoire pathétique d'un enfant arraché à l'innocence, sous les auspices de l'exclusion et de l'insulte, ce fut le drame de milliers d'enfants de notre ville. Ici même, sept de ces "enfants" – qui ne demandaient qu'à vivre – ont été marqués d'infamie. Sept de ces adolescents ont été délibérément mués en victimes ; arrachés à leurs entours, vidés d'eux-mêmes et privés de leurs possibles.

Ainsi, Mesdames et Messieurs, se sont trouvés trahis les idéaux de la France, les principes mêmes de tolérance et d'émancipation, qui avaient noué – depuis la Révolution – la liaison intime d'un peuple et d'une idée. Héritage précieux que nos compatriotes avaient reçu en dépôt – de génération en génération – et que beaucoup, au péril de leur vie, ont maintenu ouvert, dans la nuit de l'Occupation.

Car Paris s'honore d'avoir compté, parmi les siens, des Justes – héros sublimes et ordinaires – qui – parce qu'ils refusaient d'être les témoins passifs de l'Inacceptable – ont secouru les malheureux persécutés. Déterminés, dans une France saoule de slogans belliqueux et antisémites, ils se sont levés pour la défense d'une dignité commune à tous les hommes et incarné – en ce temps de la calamité et de la tribulation – le

² Albert Camus, *L'homme révolté.*

³ Annette Vievorka, *La Shoah expliquée à ma fille.*

⁵ Alain Finkielkraut, *Le Juif imaginaire.*

visage de la fraternité et de l'espoir. Mais ils n'ont pu – à eux seuls – déjouer l'antisémitisme d'État et ses solides rouages organisés.

Nous rendons également hommage à ceux qui, après la destitution du proviseur Jolibois, entrèrent en résistance.

Paris – vous le savez – n'a pas oublié ces temps de honte et de larmes. Il sait l'injustice et la souffrance de celles et ceux qui ont vécu cette tragédie. Il sait l'inventaire quotidien de la mort qui se tramait le long du sinistre cortège des rafles et des arrestations. Là – en effet – était le crime inaugural, ourdi, accompli bien en amont des chambres à gaz ! Quand des hommes venaient à traquer des familles innocentes et apeurées, « *ce sort si dur à supporter pour l'adulte et tellement au-dessus des forces de l'enfant !* »⁴, comme l'a si bien dit Jacob Kaplan.

Combien d'autres scènes atroces ont-elles suivi ces arrestations ignominieuses, avant que ces enfants ne meurent dans la mêlée indicible des salles de gazage et que leurs cendres ne rejoignent dans le petit lac du camp d'Auschwitz celles des milliers d'hommes et de femmes assassinés au nom d'une idéologie monstrueuse ?

Car oui, cette haine rencontrée sur le sol de France, cette haine imbécile fut le présage et le commencement des chambres à gaz, des longues chambres de ciment où tant de mères et leur enfant, dans les souillures de la peur, sont morts, se tenant par la main.

Aujourd'hui, quelque soixante ans après l'accomplissement du drame, devant la mort prématurée parce que programmée d'enfants, nous mesurons combien le génocide est le plus odieux des crimes. Parce qu'il infléchit le futur et réduit en lambeaux les racines nourricières de l'histoire !

Devant ce silence, nous savons que notre temps est pauvre de l'absence de ces innombrables enfants morts en déportation. Que le cours des choses eût été changé s'il leur avait été donné de vivre, s'il avait été donné de vivre à Norbert Dankowitz et Joseph Lenczner – disparus à 12 ans ! S'il avait été donné d'aimer à Paul Finkel – 15 ans ! S'il avait été donné à Gilbert Bloch, Willy Cling, Jacques Halpern et Armand Szrajer – 17 ans – d'inaugurer une famille ! S'il avait été donné de naître à des hommes et des femmes qui manquent aussi à l'indispensable diversité de notre humanité !

Non, il n'est pas de doute qu'à Auschwitz, dans les cendres, se sont éteintes les promesses de l'homme. Qu'avec ce minuit de toute parole humaine que fut la relégation des enfants offerts au sacrifice, « *un abîme s'est ouvert au cœur même de notre civilisation que le devoir de mémoire nous interdit de colmater.* »⁵ Pour notre propre salut.

Il faut en rabattre : la barbarie n'est pas la préhistoire de l'humanité mais l'ombre fidèle qui accompagne chacun de ses pas. Impossible en effet – après un tel crime qui a vu de minutieux fanatiques rompre, de la morale au calcul, tous les liens d'humanité – impossible disais-je de continuer à croire naïvement dans la grandeur d'une destinée collective qui contient et dépasse l'existence des individus. Au sortir de la Shoah, cette consolation a cessé d'opérer ; les tragédies particulières ne peuvent plus être **réparées par l'épopée universelle**.

C'est pourquoi, à Nuremberg, le monde a jugé l'Histoire, au lieu de se soumettre à ses verdicts. Définissant le genre humain par **sa diversité** et non plus sa marche en avant, prenant conscience que ce n'est pas **l'Homme** qui habite la terre, mais **les hommes dans leur pluralité infinie**, les juges ont dit le préjudice irréparable qu'a constitué – pour la communauté des hommes et le nuancier infini des destinées humaines – la destruction du monde juif européen.

Ils ont posé que l'humanité nous incombe et que nous en sommes les gardiens. Que rien ne saurait exonérer quiconque de faire son affaire de l'injustice dans la Cité. Que la société manque à sa vocation tant qu'il y a des hommes exclus.

Ils ont posé que la vigilance nous requiert, tant la réalité historique a dépassé hier nos imaginations. Et qu'il nous faut lutter, sans répit, contre le risque du détachement et de l'indolence, nous ressouvenant toujours avec Emmanuel Levinas que « *la route d'Auschwitz fut construite par la haine, mais pavée d'indifférence.* »⁶ Que « *ce qui fut unique entre 1940 et 1945, ce fut le délaissement.* »⁷

⁴ Jacob Kaplan, dans l'émission radiophonique *La Voix d'Israël*, octobre 1945.

⁵ Alain Finkielkraut, *Ibidem*.

⁶ Jan Kershaw, *L'opinion allemande sous le nazisme*.

Oui, je cite ici encore Alain Finkielkraut, « *du siècle où a eu lieu Auschwitz, c'est-à-dire la marginalisation, la ségrégation, l'exclusion et, pour finir, l'anéantissement des Juifs dans l'indifférence relative des nations, nulle autre définition de l'humain ne peut ressortir que celle-ci : ce qui ne nous regarde pas nous regarde.* »⁸

C'est à cette condition et à cette condition seule que – nous faisant les conteurs inlassables de l'humain – nous nous garantirons. Contre le retour de semblable tragédie.

En ce lycée que l'horreur endeuilla, je songe ici – également – au supplice de ces jeunes résistants, fusillés dans la ferme du By, aux deux jeunes élèves brûlés vives à Oradour-sur-Glane, en cette enceinte, disais-je, nous venons rappeler ce matin, avec émotion et recueillement, combien nous regarde le martyr de ces sept adolescents. Combien il nous oblige. Combien ne cesse pas de nous hanter ce passé qui ne se laisse pas refroidir par l'actualité trépidante, recouvrir par la vie !

Mais je sais que fidèles aux générations qui les ont précédées, les henriciens d'aujourd'hui seront les garants de la mémoire et les porteurs d'un espoir car ils seront aussi transmetteur de ce message.

Cher Pierre Quillardet, nous savons que, par-delà l'hommage aux disparus, la mémoire impose une responsabilité pour l'avenir.

Mais nous faisons confiance aux jeunes et à ceux de cet établissement car ils sauront transmettre, se sentant redevables d'une mémoire et d'une histoire qui fondent leur cohérence. Nous savons qu'à travers eux se rengrène et continue de vivre le meilleur de nos traditions, celles d'un humanisme intégral et d'une fraternité agissante.

Ils sauront rappeler que la cause de la tolérance et de la liberté n'est jamais gagnée. Ils sauront appeler à la vigilance et construire, par la fermeté des principes, en s'appuyant sur le socle commun que sont les valeurs de la République, l'humanité à laquelle ils aspirent.

Oui, alliée à une démocratie plus riche, l'œuvre de mémoire, que leur rappelleront les plaques dévoilées aujourd'hui où sont inscrits les noms d'élèves qui les ont précédé dans ces lieux, est porteuse de projets et d'espoir.

⁷ Emmanuel Levinas, *Noms propres*.

⁸ Alain Finkielkraut, *Une voix vient de l'autre rive*.